



HAL
open science

“ Aspects religieux et funéraires en Égypte lagide
d’Alexandre à Cléopâtre ”

Jean-Louis Podvin

► To cite this version:

Jean-Louis Podvin. “ Aspects religieux et funéraires en Égypte lagide d’Alexandre à Cléopâtre ”. dans M.-Th. Le Dinahet (dir.), L’Orient méditerranéen de la mort d’Alexandre au Ier siècle avant notre ère, coll. Questions d’histoire, Éditions du Temps, p. 303-318 , 2003. hal-03368194

HAL Id: hal-03368194

<https://hal.science/hal-03368194>

Submitted on 9 Oct 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'ORIENT MÉDITERRANÉEN DE LA MORT
D'ALEXANDRE AU I^{er} SIÈCLE AVANT NOTRE ÈRE

Coordonné par Marie-Thérèse Le Dinahet

Catherine ABADIE-REYNAL
Marie-Françoise BASLEZ
Anne BIELMAN SÁNCHEZ
Françoise BRIQUEL CHATONNET
Jean-Baptiste CAYLA
Frédéric COLIN
Michel DEBIDOUR
Marie DREW-BEAR
Sandrine ÉLAIGNE
Justine GABORIT
Vasiliki GIANOULI
Mireille HADAS-LEBEL
Antoine HERMARY
Yann LE BOHEC
Marie-Thérèse LE DINAHET
Pierre LERICHE
Joseph MÉLÈZE MODRZEJEWSKI
Jean-Louis PODVIN
François REBUFFAT
Anne-Marie ROUANET-LIESENFELT
Konstantinos TSAKOS
Thierry VAN COMPERNOLLE

ÉDITIONS

DU TEMPS

Aspects religieux et funéraires en Égypte lagide d'Alexandre à Cléopâtre

Jean-Louis Podvin

Jean-Louis Podvin est agrégé d'histoire-géographie et docteur en égyptologie (Lille 1997, thèse *Composition, position et orientation du mobilier funéraire dans les tombes égyptiennes privées du Moyen Empire à la Basse Époque* parue aux Presses universitaires du Septentrion en 2001). Qualifié Maître de conférences, membre de l'ESA CNRS 8027/Institut de Papyrologie et d'Égyptologie de Lille III, il enseigne l'égyptologie à l'université du Littoral-Côte d'Opale (Boulogne-sur-Mer) et est l'auteur de recherches et de publications sur les échanges culturels entre l'Égypte et le monde romain, en particulier les cultes isiaques à travers les lampes à huile.

À l'automne 332, Alexandre arrive en Égypte qu'il conquiert rapidement. À l'inverse des occupations précédentes, perse notamment, qui s'étaient révélées éphémères, celle-ci dure trois siècles jusqu'à ce qu'Octave prenne possession de la rivale de Rome.

Un régime nouveau s'installe, dû à Alexandre lui-même mais surtout à ses successeurs en Égypte, Ptolémée fils de Lagos et ses descendants. La présence sur place pour une longue durée de Gréco-Macédoniens au sein d'une population indigène nombreuse pose évidemment une question majeure : ces allogènes se sont-ils intégrés aux autochtones ou sont-ils au contraire restés à l'écart ?

On sait qu'Alexandrie, ville dont la fondation fut décidée par le grand conquérant, est restée d'un accès très limité aux Égyptiens de souche. D'autre part, les villes grecques d'Égypte sont peu nombreuses : elles se réduisent à Naucratis dans le delta, créée sous la XXVI^e dynastie, à l'époque d'Amasis (troisième quart du VII^e siècle), pour y fixer des mercenaires grecs, et Ptolémaïs en Haute-Égypte, fondée par le premier des Ptolémées. Dans la *chôra*, les métropoles de nomes, divisions administratives au nombre d'une quarantaine, comptaient quelques Grecs. Ailleurs, ils étaient rares car même les tentatives pour les y installer, comme le système des *klérouques*, furent peu suivies d'effet : les titulaires de *kléroi* préféraient louer leur bien et vivre en ville du revenu de leurs terres.

Pour apporter quelques éléments de réponse à cette question, nous avons choisi les aspects religieux¹ et funéraires de l'Égypte lagide, dans la mesure où ils constituent une spécificité marquée, connue des Grecs avant même la conquête.

1. Nous avons exclu des aspects religieux le culte royal dans la mesure où il constitue un aspect particulier, étudié par ailleurs en détail par C.-G. Schwentzel dans l'ouvrage de synthèse publié aux Editions du temps, *L'Orient méditerranéen à l'époque hellénistique* (Nantes, 2003, 192 p.).

Les Grecs tentent quelques rapprochements

Une interprétation précoce

Les Grecs d'Égypte avaient déjà interprété les dieux égyptiens en fonction de leurs attributions (*interpretatio graeca*). Il faut dire que, par leur colonie de Naucratis, ils avaient pu entrer en contact précocement avec les dieux égyptiens. Hérodote fait état de ces concordances : Apollon-Horus (II, 144) ; Artémis-Bastet (II, 59) ; Athéna-Neïth (II, 59) ; Déméter-Isis (II, 59) ; Dionysos-Osiris (II, 42) ; Héphaïstos-Ptah (II, 99) ; Typhon-Seth (II, 144) ; Zeus-Ammon (II, 42). Hermès est identifié à Thot, mais cela n'empêche pas un temple de Kerkéosiris, un village du Fayoum, d'être dédié à Hermès et à Thot, preuve que les habitants établissaient une certaine différence entre les deux¹. C'est à partir de la conquête macédonienne que les Grecs sont plus nombreux en Égypte et font sortir leurs dieux de leur relatif isolement.

Certaines assimilations paraissent étonnantes comme celle d'Athéna avec Touéris à Oxyrhynchos², quand on sait que cette dernière apparaît sous la forme d'une hippopotame gravide, ou celle d'Aphrodite à Hathor, parfois représentée comme une vache. En fait, cela montre bien que ce sont les fonctions qui justifient ces rapprochements et non l'apparence physique des dieux. En outre, ils peuvent varier en fonction des sources³.

Certains documents officiels en font même état. Parfois, c'est le divin, une notion plus abstraite pouvant convenir aussi bien aux Égyptiens qu'aux Grecs, qui est évoqué. C'est le cas dans la Pierre de Rosette où les prêtres réunis en synode rendent grâce au roi Ptolémée V Épiphane qui a accompli de bonnes actions vis-à-vis du divin⁴.

Alexandre et Ammon

Alexandre a, le premier, l'idée de ne pas affronter les dieux égyptiens mais plutôt de s'appuyer sur eux. Ainsi, avant de fonder Alexandrie, il rend visite à l'**Ammon** de Siouah où il est appelé « fils de Zeus » par l'oracle. *A posteriori*, ses historiographes font d'ailleurs d'Ammon le père d'Alexandre⁵. Ses successeurs l'honorent également, mais son culte demeure marginal, considéré comme étranger par les Égyptiens eux-mêmes. En effet, si Amon (avec un seul « m ») était un dieu officiel – certains pharaons portaient son nom dans le leur, comme Amenemhat (« Amon est en avant ») au Moyen Empire et Amenhotep ou Aménophis (« Amon est satisfait »)

au Nouvel Empire –, le dieu Ammon (avec deux « m ») de l'oasis libyque de Siouah était adoré par les Grecs sous le nom de Zeus-Ammon. Adopté par les Cyrénéens au VI^e siècle av. J.-C., Ammon apparaît alors comme un dieu grec, d'où son succès auprès des populations hellènes d'Égypte et de Grèce. Il est représenté sous une forme humaine¹, porte une barbe qui l'apparente aux dieux grecs, mais aussi les cornes de bélier de part et d'autre des tempes, c'est-à-dire un attribut qui pouvait être celui de l'Amon égyptien (cf. les criosphinx du dromos du temple de Karnak). Des tétradrachmes de Ptolémée I^{er} présentent Alexandre affublé des cornes de bélier d'Ammon².

Ptolémée I^{er} et Sérapis (ou Sarapis)

Certains pensent que c'est le même objectif consensuel qui conduisit à la création du culte de **Sérapis** mais cela n'est pas évident. En effet, les Gréco-Macédoniens exerçaient leur domination depuis la conquête et il ne leur était pas nécessaire de disposer d'une divinité valable pour les Égyptiens et les Grecs. Peut-être faut-il davantage y voir le désir de donner à la ville nouvelle d'Alexandrie une divinité poliade qui soit nouvelle elle aussi. En tout cas, ce dieu devint rapidement le dieu dynastique et tutélaire de la monarchie lagide, populaire chez les Grecs – du moins parmi les couches supérieures de la société – par suite de son rôle salvateur et guérisseur.

Sur son origine, les auteurs anciens ont des avis divergents. Plutarque³ fait état d'un rêve de Ptolémée I^{er}. Le dieu lui serait apparu et lui aurait demandé de rapporter sa statue à Alexandrie afin d'y être adoré. Le vœu fut ensuite exaucé et la statue du dieu, ramenée de Sinope. Ce rêve du roi est à l'origine de la fonction oraculaire du dieu. Pour sa part, Tacite⁴ hésite entre Sinope, Séleucie (Syrie) ou Memphis, mais il convient de noter que ces deux auteurs écrivent quatre siècles après la naissance supposée de ce culte. Une fois arrivée à Alexandrie, la statue aurait immédiatement été placée dans un temple du faubourg de Rhakotis.

Le type iconographique de Sérapis trônant est traditionnellement attribué au sculpteur carien Bryaxis, élève de Scopas, mais, là encore, rien n'est moins sûr et il se peut qu'il soit plus tardif. Le dieu anthropomorphe est figuré abondamment chevelu et barbu, la tête coiffée d'un *kalathos* ou *modius*. Cette présence du boisseau sur la tête, souvent orné d'épis ou de branches d'olivier, le différencie vraiment de l'Hadès grec. Elle insiste sur sa fonction de dieu de la fertilité en plus de son aspect funéraire. Cinq mèches lui couvrent généralement le haut du front. Du bras gauche levé, il tient un sceptre alors que le bras droit est posé sur Cerbère tricéphale. Cette iconographie fut popularisée par des pièces de monnaie, des statuettes en terre cuite

1. D. J. Crawford, *Kerkeosiris: an Egyptian Village in the Ptolemaic Period*, p. 87, d'après *Papyrus Tebtyms* 88.

2. H. I. Bell, *Cults and Creeds in Graeco-Roman Egypt*, p. 15.

3. Sur une stèle en granit noir de Sehel comprenant une dédicace à Ptolémée VIII, un certain Hérodès en appelle aux dieux Chnoub-Amon, Héra-Satis, Hestia-Anoukis, Dionysos-Petempamentès, Kronos-Petensetès, Hermès-Petensénès : cf. A. Bernand, *Alexandrie des Ptolémées*, p. 75-76.

4. Sur la Pierre de Rosette, voir D. Devauchelle, *La Pierre de Rosette. Présentation et traduction*, Paris, Le Léopard d'or, 1990.

5. Pseudo-Callisthène, I, 4, 7 et *passim*. Le dieu se serait uni à la reine Olympias.

1. Sur l'iconographie d'Ammon, J. Leclant et G. Clerc, « Ammon », *LIMC*, I, 1, p. 666-689 et I 2, p. 534-554. Sur le dieu en général, J. Leclant, « isiaques (cultes) », *Dictionnaire des mythologies*, p. 591-593.

2. Voir par exemple P. Briant, *De la Grèce à l'Orient. Alexandre le Grand*, Découvertes Gallimard 27, Paris, 1987, p. 58, ou *La mort n'est pas une fin*, n°1 p. 24, ou encore *La Gloire d'Alexandrie*, n°22, p. 57.

3. Plutarque, *De Iside et Osiride*, 361f-362e.

4. Tacite, *Histoires*, IV, 83-84.

et des lampes à huile. D'autres représentations du dieu existent qui le présentent debout¹, parfois accompagné de sa parèdre Isis.

En Égypte, le taureau Apis était adoré de longue date. D'abord en étroite relation avec le culte de Ptah, démiurge dans la cosmogonie memphite, il s'en était progressivement détaché et s'était même scindé en cultes de l'Apis vivant et de l'Apis mort. C'est le second qui fut appelé à la plus grande destinée. L'Apis était choisi en fonction de caractéristiques physiques rappelées par Hérodote². Ses funérailles étaient grandioses. Il était inhumé dans la nécropole memphite de Sakkarah au cours de cérémonies somptueuses³ auxquelles la foule participait de ses pleurs et lamentations. Ainsi, Osor-Hapi était honoré par les Égyptiens au moins depuis le Nouvel Empire : les plus anciennes inhumations d'Apis retrouvées par Auguste Mariette à partir de 1850 remontent à l'époque d'Aménophis III (XVIII^e dynastie). En son temps, le prince Khaemouaset (XIX^e dynastie), fils de Ramsès II et grand-prêtre de Ptah, accorda beaucoup d'intérêt au Serapeum à telle enseigne qu'on crut qu'il y avait été inhumé. Le nom de Sérapis découle directement du nom Osor-Apis (en égyptien Osor ou Osiris-Hapi). On dispose même d'un papyrus grec de l'époque d'Alexandre, le serment d'Artémisia, qui en appelle à Osérapis et aux dieux qui sont à Posérapis (« la demeure d'Osérapis », donc le Serapeum) avant la « création » officielle de Sérapis⁴ mais ce dieu était un homme à tête de taureau comme sur le relief du Louvre, récemment présenté à l'exposition de Venise⁵.

Le même problème chronologique se pose pour la création du temple. A-t-il été créé à Alexandrie dès le règne de Ptolémée I^{er} ? On n'en a pas trace pour l'instant. En revanche, des dépôts de fondation datant du règne de Ptolémée III sont attestés sur la colline de Rhakotis mais il pourrait s'agir de l'agrandissement d'un temple antérieur⁶. La « colonne Pompée », en fait de l'époque de Dioclétien, en est un des derniers témoignages, visible de loin. D'autres sanctuaires étaient dédiés au grand dieu, comme le Serapeum de Parmeniskos⁷, ou au couple Isis-Sérapis en même temps qu'aux souverains.

Un temple de Sérapis existait aussi à Canope. Strabon¹ raconte que des fidèles s'y rendaient pour obtenir une guérison de leur maladie ou recueillir un oracle. À ces fins, ils n'hésitaient pas à passer la nuit sur place dans l'espoir de voir le dieu. Sous cet aspect de dieu guérisseur, Sérapis est le concurrent direct de l'Asclépios grec. Un texte daté de 257, sous Ptolémée II, insiste sur ses dons de guérisseur et de dieu des songes : un certain Zoilos adresse un courrier à Apollonios, dioécète du roi. Sérapis lui serait apparu, lui aurait demandé de cingler vers Alexandrie pour presser Apollonios de lui construire un temple dans le quartier grec, près du port. Devant ses lenteurs, Zoilos serait tombé malade et seules ses prières à Sérapis lui auraient apporté la guérison².

Guérison et oracle semblent très grecs. D'autres sanctuaires du dieu oraculaire sont attestés dans des villes grecques ou peuplées de Grecs, comme Philadelphie du Fayoum. Pendant le deuxième quart du II^e siècle, un certain Ptolémaïos, fils d'un militaire macédonien, choisit d'être reclus au Serapeum de Memphis afin d'y interpréter les songes. Le Musée du Caire conserve une stèle en calcaire polychrome d'un Crétois³, spécialiste de l'oniromancie, pour ceux qui auraient dormi dans le temple d'Apis de Memphis. Comme l'enseigne était rédigée en grec, cela montre que des Grecs étaient au premier chef séduits par ce culte dont les rites, dans ce Serapeum, étaient égyptiens et non grecs comme à Alexandrie.

Isis et le cercle isiaque

Isis est, pour sa part, d'origine entièrement égyptienne. Elle possède un sanctuaire à Behbeit el-Hagar, dans le delta, mais il ne reste plus grand-chose de ce temple construit sous les Nectanebo (XXX^e dynastie) et terminé par Ptolémée II Philadelphe. Très honorée dans le delta, la déesse possède pourtant de nombreux lieux de culte⁴, depuis Memphis jusqu'à son temple le plus connu de Philae, à l'extrémité sud du pays. Le Fayoum – Théadelphie, Arsinoé, Médinet Madi, Kerkéosiris, Philadelphie – semble avoir constitué un espace particulièrement réceptif. À Soknopaiou Nésos, elle est même associée à la forme locale de Sobek.

Cependant, son iconographie alexandrine a été totalement modifiée pour la rendre acceptable aux Grecs, à telle enseigne que certains d'entre eux lui revendiquaient même une origine hellène, d'ailleurs différente en fonction des auteurs. Néanmoins, ils acceptaient généralement de voir en elle la sœur et épouse d'Osiris⁵. Plutarque, dans le *De Iside et Osiride*, narre ainsi la légende. Osiris, l'aîné des enfants de Geb et Nout, hérite du trône de son père, au grand dam de son frère Seth. Celui-ci, jaloux, entreprend de lui ravir le pouvoir. Pour ce faire, il fait confectionner un coffre de grande taille et, au cours d'un banquet, propose de l'offrir en cadeau à celui qui l'emprunterait entièrement. Tous les convives l'essaient, en vain.

1. Voir par exemple V. Tran tam Tinh, *Sérapis debout. Corpus des monuments de Sérapis debout et étude iconographique*, EPRO 94, Leyde, 1983. Sur l'iconographie de Sérapis, J. Leclant et G. Clerc, « Sarapis », *LIMC*, VII.1, p. 666-692 et VII.2, p. 504-518.
2. Hérodote, *L'Enquête*, III, 28, trad. A. Barguet, p. 231 : « Le taureau qui reçoit le nom d'Apis présente les signes suivants : il est noir, avec un triangle blanc sur le front, une marque en forme d'aigle sur le dos, les poils de la queue double, et une marque en forme de scarabée sous la langue ». Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique* I, 85, 1, et Strabon, *Géographie* XVII, 1, 31 (J. Yoyotte, P. Charvet, S. Gompertz, *Strabon. Le voyage en Égypte. Un regard romain*, p. 135), évoquent également les particularités de l'Apis mais avec moins de précision.
3. À telle enseigne que Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique* I, 84, 8, prétend que, peu de temps après la mort d'Alexandre, en 320, Ptolémée prêta à celui qui avait en charge les funérailles de l'Apis cinquante talents, soit la moitié de la somme nécessaire !
4. Bell, *op. cit.*, p. 3-4. Cela montre que ce culte n'était pas réservé aux seuls Égyptiens.
5. Nectanebo II adorant le taureau Apis, n°22 p. 394 dans *Les Pharaons*, C. Ziegler (dir.), Flammarion, 2002.
6. G. Grimm, dans *La Gloire d'Alexandrie*, p. 94, pense que le temple de Ptolémée III succède à un autre de son ancêtre, premier du nom. Ses dimensions sont de 22 m sur 12.
7. Pseudo-Callisthène, variante du I, 33, 7, p. 167-168.

1. Strabon, XVII, 1, 17 : J. Yoyotte, P. Charvet, S. Gompertz, *Strabon. Le voyage en Égypte. Un regard romain*, p. 109.
2. Bell, *op. cit.*, p. 22, d'après *Papyrus Cairo Zenon* I, 59034.
3. Inv. CG 27567, in *La Gloire d'Alexandrie*, n°141 p. 195.
4. Sur les lieux de culte d'Isis, F. Dunand, *Le Culte d'Isis dans le bassin oriental de la Méditerranée*, I, *Le culte d'Isis et les Ptolémées*, EPRO 26.1, Leyde, 1973, p. 110-162 et deux cartes hors texte.
5. Sur son iconographie, V. Tran tam Tinh, « Isis », *LIMC*, V.1, p. 761-796 et V.2, p. 501-526.

Quand vient le tour d'Osiris, les conjurés se jettent sur le coffre, le ferment et le jettent au Nil. Isis, avec l'aide de sa sœur Nephthys – par ailleurs épouse de Seth –, se lance à sa recherche. Quand elle le retrouve, elle se place sur lui et, grâce à ses talents de magicienne, elle est fécondée : naît alors Harpocrate. Seth réussit à reprendre le cadavre d'Osiris, le découpe en morceaux et Isis recommence sa quête, récupère les éléments épars de son mari et élève, à chaque endroit où elle en trouve un, un temple en son honneur.

Isis est plus ou moins hellénisée, selon le lieu où elle est adorée. Elle peut porter les boucles dites libyques¹, être coiffée du *basiléion* (deux cornes de vache enserrant un disque solaire, le tout surmonté de deux plumes). Elle est vêtue d'un *chiton*, d'un *himation* et d'un châle dont les pans frangés sont réunis sur la poitrine en ce qu'on appelle le nœud isiaque. Elle tient parfois une corne d'abondance, signe grec de fertilité. Isis peut être assimilée à Io ou à Déméter, à Aphrodite ou à Tykhè. En tant qu'Aphrodite, elle est nue, aux formes généreuses, les bras le long du corps, la tête ceinte d'une couronne florale parfois rehaussée du *basiléion*, les cheveux organisés en boucles libyques courant sur les épaules : elle est ainsi protectrice du mariage et combine l'hieratisme égyptien et la nudité grecque. Isis-Tykhè est vêtue à la grecque, coiffée du *basiléion*, elle tient de la main droite le gouvernail et, de la gauche, la corne d'abondance.

En fait, les Grecs ont transformé l'Isis égyptienne pour la rendre acceptable à leurs yeux. Elle a ainsi abandonné sa tunique longue et moulante qui la couvrait jusqu'aux pieds pour adopter des vêtements plissés, à la grecque, préparant par là même la diffusion de son culte hors des frontières de l'Égypte, dans la partie orientale du bassin méditerranéen et même au-delà à l'époque romaine. Un bronze conservé au Petit Palais (l'Isis « Dutuit ») la montre en tant que magicienne tenant un serpent enroulé sur le bras droit tendu devant elle. Des dédicaces privées de Grecs à Isis témoignent de sa popularité.

Parmi ses épicièles, on retiendra celle de *Pharia*, due au temple dédié à la déesse sur l'île éponyme à Alexandrie, représenté sur des pièces de monnaie ; Isis était aussi adorée au cap Lochias tout proche mais à l'est de la rade, d'où peut-être son qualificatif de « salvatrice » et de « grande ». À Canope, elle bénéficie d'un temple, dans le quartier de Ménouthis. Sous Ptolémée II, l'amiral Kallikratès de Samos y dédie un temple à Isis et Anubis.

Le couple Isis-Sérapis est figuré sur le monnayage ptolémaïque. Sur l'avvers de tétradrachmes de Ptolémée IV Philopator et de statères de Ptolémée VI, Sérapis porte un diadème de lauriers et une couronne *atef* de petite taille, allusion directe au dieu Osiris, et Isis, le *basiléion*². Le couple est protecteur de la monarchie et, dans les serments, on invoque, dès Évergète, Isis et Sérapis au même titre que les souverains.

1. Sur une interprétation récente de ces boucles, C.-G. Schwentzel, « Les boucles d'Isis », *De Memphis à Rome. Actes du premier colloque international sur les études isiaques (Poitiers, 1999), Religions in the Graeco-Roman World* 140, Leyde, 2000, p. 21-33.

2. G. Clerc, J. Leclant, « Sarapis », n°141a, I, p. 681 et II p. 513 ; Tran tam Tinh, « Isis », n°144-145, I, p. 771-772.

Harpocrate, dieu-fils d'Osiris et Isis, devient, à partir de Ptolémée IV, dieu-fils de Sérapis et Isis et, à ce titre, possède un sanctuaire à côté du Serapeum de Rhakotis à moins que cela ne soit au sein même de celui-ci. Il est présenté comme un dieu-enfant, nu, déhanché, portant l'index droit à la bouche et la mèche de l'enfance sur le côté droit du crâne¹. Une fleur de lotus peut lui couvrir le sommet de la tête, ainsi qu'une couronne, parfois le pschent (couronne double de Haute et Basse-Égypte).

Anubis fait également partie des dieux associés, les *synnaoi théoi*. Il peut être figuré soit sous une forme humaine à tête de chien, soit sous celle d'un chien². Fils adultérin d'Osiris et de sa sœur Nephthys, il est adopté par Isis et l'aide à momifier son père défunt : il devient ainsi dieu des funérailles. À Alexandrie, le dieu cynocéphale bénéficie d'un sanctuaire au Serapeum et il en est de même à Memphis et au Fayoum.

Le dieu est généralement penché sur le lit funèbre, en train de procéder à la momification du défunt : c'est le cas en particulier sur les cartonnages déposés sur le ventre des défunts momifiés. Il peut aussi agir pour permettre à l'âme du défunt d'accéder à l'Au-delà (il est alors psychopompe) ou porter les clés des Enfers. En tout cas, il appartient au cercle des divinités isiaques alexandrines et il n'est pas rare qu'il apparaisse avant Harpocrate, peut-être en tant que fils de Sérapis et d'Isis. De même, sous l'influence grecque, il s'apparente à Hermès à qui il emprunte la palme et le caducée : il devient alors Hermès-Anubis puis Hermanubis à l'époque romaine.

Par sa mort, sa momification et sa vie nouvelle *post mortem*, **Osiris**³ est devenu le souverain du royaume des morts, garant de l'immortalité du pharaon d'abord, des nobles ensuite, de la plupart des défunts enfin. À la Basse Époque et à la période ptolémaïque, Osiris se rapproche plus encore qu'auparavant d'autres divinités funéraires comme le faucon Sokar(is) de Memphis. Il devient alors **Ptah-Sokar-Osiris**, adoré sous la forme d'un personnage momifié en bois, placé sur un socle qui se prolonge vers l'avant et se termine par la statue d'un faucon momifié (Sokaris) tourné vers lui. Le socle ou la statuette peuvent être creux et receler un papyrus funéraire ou un phallus momifié, allusion au membre viril d'Osiris coupé par Seth.

Compte tenu de la présence grecque, Osiris est identifié à Dionysos pour son aspect fécondateur, à Hadès pour son aspect funéraire. Ses liens étroits avec Ptah, le démiurge de Memphis, expliquent son rapprochement avec le taureau Apis, son hypostase. Il est à l'origine du nouveau dieu Sérapis qui ne parvient pas à éclipser Osiris. En effet, on continue à l'adorer en tant que tel, surtout dans la partie égyptienne du pays, dans ses temples de Busiris (delta) et d'Abydos (Haute-Égypte) notamment. À la différence d'Isis, il présente toujours un aspect égyptien. Sa tête est coiffée de la couronne *atef*, cornes de bélier horizontales surmontées de la couronne blanche flanquée de deux plumes latérales, rehaussée du disque solaire au sommet et d'uraei à la base. Momiforme, figuré le plus souvent debout sur les bronzes, Osiris tient d'une main le sceptre *hekat* et de l'autre le fouet *nekhekh*.

1. V. Tran tam Tinh et alii, « Harpocrate », *LIMC*, IV.1, p. 415-455 et IV.2, p. 246-266.

2. Sur Anubis, J. Leclant et G. Clerc, *LIMC*, I.1 p. 862-873 et I.2 p. 688-696, et J.-Cl. Gremer, *Anubis alexandrin et romain*, Leyde, 1977.

3. Sur Osiris, J. Leclant et G. Clerc, « Osiris », *LIMC*, VII.1, p. 106-116 et VII.2, p. 79-82.

Le culte d'**Agathos Daïmon** (Bon Génie) serait apparu, d'après certains¹, sous Alexandre après que de nombreux serpents eurent surgi sur le site de la ville nouvelle au moment de sa création. Il semble en fait qu'il soit plus tardif, du II^e siècle, et qu'il puisse être mis en relation avec le dieu-serpent égyptien Shaï. Toujours est-il qu'il était fêté au jour anniversaire de la fondation de la ville. Progressivement, il se rapproche de Sérapis dont il porte la tête en gardant son corps de serpent : sa parèdre est alors Isis sous la forme d'Isis-Thermouthis.

Le maintien des particularismes religieux

Au-delà des tentatives de rapprochement, les deux religions vivaient en bonne intelligence, sans heurts majeurs, car les polythéismes antiques sont plutôt accueillants aux autres cultes.

Le panthéon olympien domine à Alexandrie

À Alexandrie étaient avant tout honorés les dieux grecs car les Ptolémées accordèrent toujours une importance fondamentale aux Olympiens. On y a ainsi retrouvé des statues de divinités grecques comme Apollon, Aphrodite, Dionysos, Hermès ou **Poséidon** : ce dernier avait un temple, le Poséidion, à Alexandrie au fond du Grand Port². Autre dieu grec à posséder ce privilège, **Pan** dont le temple, le Panéion, trônait sur une colline non loin du Gymnase³.

Zeus était évidemment le premier honoré. Cependant, ses liens avec d'autres dieux étaient particulièrement étroits, que ce soit avec Ammon (Zeus-Ammon) ou Sérapis (Zeus-Sérapis). Une statue de Zeus Sôter (« sauveur ») coiffait, d'après certaines sources, le Phare du port. D'autres auteurs penchent en faveur de Poséidon ou d'Hélios mais il se peut que les statues coiffant le monument aient changé au fil du temps⁴.

L'autre grand dieu honoré est **Dionysos**, dont les Ptolémées se prétendent être les descendants, comme Alexandre. Lors de la fête des *Ptolémaïa*, fête de type grec organisée depuis Ptolémée II Philadelphe en l'honneur de ses parents Ptolémée I^{er} et Bérénice et qui se voulait l'égale des Jeux olympiques, Dionysos avait son propre char, à l'instar de Zeus. Sous Ptolémée IV, les lagynophories (« fête des porteurs de lagynoi⁵ ») se tenaient en son honneur à Alexandrie : elles étaient l'occasion de grandes beuveries et c'est peut-être la raison qui poussa ce roi à exiger que les adeptes se rendissent à Alexandrie, pour éviter les désordres dans le pays. Des thiasés, associations en l'honneur de Dionysos, réalisaient des libations à l'intention des souverains.

1. Pseudo-Callisthène, *Le Roman d'Alexandre*, I, 32, 5-7.

2. Strabon, XVII, 1, 9.

3. Strabon, XVII, 1, 10.

4. Rapide mise au point dans J.-Y. Empereur, *Le Phare d'Alexandrie. La Merveille retrouvée*, Découvertes Gallimard 352, Paris, 1998, p. 50-51.

5. Se reporter à l'article de Madame Sandrine Élaïne dans le présent volume.

Déméter y possédait un sanctuaire, le Thesmophorion, non loin du palais intérieur. Elle fut par la suite assimilée à Isis (Isis-Déméter), et cela explique peut-être le dynamisme de son culte et sa popularité, qu'on peut déduire des nombreuses statuettes en terre cuite ou en bronze retrouvées et de ses fêtes alexandrines, les *Démétria* et les *Thesmophoria*, à partir du milieu du III^e siècle¹. Sa tête est fréquemment couronnée d'un *kalathos* qui insiste sur la fertilité. Elle tient couramment une torche de la main droite et des épis de la gauche. Un quartier à l'est d'Alexandrie portait même le nom d'Éleusis mais aucun mystère n'y est attesté à ce jour.

Les Dioscures jouissaient d'une réelle faveur et cela très tôt (au moins à partir de Ptolémée III). Appien fait également état d'un temple de Némésis. **Hestia**, déesse du foyer, était aussi honorée, tout comme **Hermès** et **Héraclès**² dans un gymnase sous Ptolémée VI, et **Héra** et **Athéna** participaient aux fêtes des *Ptolémaïa*. Héra et Zeus³ présents sur une stèle de la fin du II^e siècle ou du début du I^{er} constituaient des modèles pour le culte des souverains divinisés. En effet, le culte d'Alexandre et des Ptolémées était particulièrement vivace dans la métropole égyptienne.

Les dieux grecs étaient également honorés dans les autres villes grecques d'Égypte. À Naucratis, sont attestés des temples de Zeus, d'Héra, d'Apollon, d'Aphrodite et des Dioscures. Dans la *chôra*, à Kerkéosiris, un village du Fayoum, on compte un temple de Zeus et un des Dioscures à côté de quinze temples égyptiens⁴ mais le Fayoum, où les Ptolémées avaient porté leurs efforts de colonisation et de bonification des terres, regroupait une population grecque nombreuse.

À Deir el-Bahari, en Haute-Égypte, dans le célèbre temple funéraire de la reine Hatchepsout, une chapelle a été creusée à l'époque ptolémaïque pour accueillir Imhotep-Imouthès, Amenhotep fils de Hapou, et Hygie. Imhotep, architecte du roi Djoser pour le complexe funéraire de Sakkarah (la fameuse pyramide à degrés), était devenu Imouthès et assimilé à Asclépios. Amenhotep fils de Hapou avait été l'architecte du roi Aménophis III. Deir el-Bahari était alors devenu un sanctuaire de dieux guérisseurs où dieux grecs et demi-dieux (notion grecque) d'origine égyptienne se mêlaient allègrement.

On notera que même des dieux orientaux, comme Adonis mis à l'honneur par Arsinoé II, étaient présents à Alexandrie.

Les dieux égyptiens demeurent les plus adorés dans le pays

Le culte des animaux progresse encore

L'époque lagide ne se traduit pas, pour les indigènes, par une disparition de leurs croyances religieuses. La religion égyptienne « traditionnelle » reste en effet très dynamique même si elle connaît des évolutions. Le culte des animaux, en fort développement depuis la Basse Époque, connaît un engouement sans pareil, parce

1. Bell, *op. cit.*, p. 17.

2. Le héros Héraclès était considéré comme un ancêtre d'Alexandre, au même titre que Dionysos. Les Ptolémées n'y étaient évidemment pas insensibles.

3. Ces différents exemples sont empruntés à A. Bernand, *Alexandrie des Ptolémées*, p. 85-87.

4. D. J. Crawford, *op. cit.*, p. 86, d'après *Papyrus Tebtynis* 39, 22.

que les Égyptiens y voient un lien privilégié avec les dieux, une manifestation de ceux-ci, un médiateur entre les dieux et les hommes. Ainsi, un bronze avec dédicace au dieu-crocodile Pétésoukhos, une forme locale du dieu Sobek, en date du 16 avril 58, évoque l'épiphanie du dieu, c'est-à-dire sa découverte deux ans plus tôt, le 21 juin 60 : le crocodile ainsi adoré devenait l'image vivante de ce dieu¹. Au Bukheum d'Erment, le taureau Boukhis était, pour sa part, l'image vivante de Montou. Ptolémée V lui fait l'offrande d'un champ sur une stèle² datée de 181. On pourrait aussi prendre l'exemple du taureau Mnévis d'Héliopolis.

Ces différents animaux constituent des « uniques », c'est-à-dire qu'un seul animal à la fois est adoré, choisi en fonction de ses caractéristiques physiques (cf. *supra* l'Apis) ou de la volonté divine : le faucon Horus d'Edfou était désigné pour un an par la statue du dieu, portée par des prêtres lors d'une procession. En fait, les religieux s'arrêtaient devant un faucon qui devenait ainsi l'élu. À leur mort, ces animaux étaient momifiés et inhumés en grande pompe. À Sakkarah, on a même retrouvé les impressionnantes tables en albâtre ayant servi à la momification des Apis.

D'autres animaux sont des « multiples » et, cette fois, tous sont adorés et inhumés, parfois momifiés. Cela explique les cimetières impressionnants de chats à Sakkarah, de crocodiles à Kom Ombo, d'ibis ou de babouins à Hermopolis (nécropole de Tounah el-Gebel), de poissons *lates* à Esna. Ils étaient au préalable chassés ou pêchés. Notons qu'en fonction de l'endroit où l'on se trouvait l'animal était adoré et respecté ou, au contraire, consommé comme de la viande !

Les temples de cette époque sont les mieux conservés

Les temples élevés à l'époque lagide, par ailleurs les mieux conservés à l'heure actuelle, attestent la volonté des souverains ptolémaïques de ne pas heurter les croyances des Égyptiens. Philae, en l'honneur d'Isis, avait été commencé par Nectanébo, il est poursuivi à partir de Ptolémée II Philadelphie. Ptolémée VI Philémétor, dans le deuxième quart du II^e siècle, lance la construction du temple d'Esna pour le dieu Khnoum, démiurge en ce lieu où il a pour parèdre Neïth et pour dieu-fils Héka. À Kom Ombo, le même roi décide de construire un temple double, pour le dieu-crocodile Sobek et le dieu-faucon Haroéris (Horus l'ancien). Cette structure double est unique en Égypte et se retrouve depuis la porte jusqu'au saint des saints. Ptolémée XII, dans le deuxième quart du I^{er} siècle, lance la construction du sanctuaire d'Hathor à Dendérah (Tentyris), qui prend la suite de bâtiments du Nouvel Empire.

C'est sans doute le temple d'Horus à Edfou (Apollinopolis Magna) qui s'avère le plus intéressant car il est encore en bon état aujourd'hui. Sa date de fondation est connue avec précision : le 23 août 237. Il est achevé en 57 avant notre ère, après quoi les bâtisseurs s'occupent de celui de Dendérah. On accède au temple par un pylône massif (80 mètres de large pour 35 de haut) dont les deux môles sont décorés de scènes de massacres de peuples vaincus par le pharaon Ptolémée Néos Dio-

1. Paris, Petit Palais, in *La Gloire d'Alexandrie*, n°142 p. 197 ou *La mort n'est pas une fin*, n°74, p. 175. Les dates sont respectivement le 12 Pharmouthi an 23 de Néos Dionysos et le 18 Payni an 21.

2. Le Caire, inv. JE 54313, in *La Gloire d'Alexandrie*, n°143, p. 198.

nysos. On entre ensuite dans une cour péristyle sur trois côtés, le quatrième donnant accès au pronaos ou salle hypostyle (scènes d'offrandes, représentations astronomiques). Viennent ensuite une seconde salle hypostyle, la salle des offrandes, la chambre centrale puis le sanctuaire proprement dit avec son naos de granit : ces différentes salles sont flanquées de petites pièces destinées à des divinités secondaires ou aux offrandes. À mesure qu'on avance vers le fond du temple, les plafonds deviennent plus bas et la lumière décroît, renforçant une atmosphère mystérieuse. Un couloir à ciel ouvert enserme l'ensemble de ces pièces et semble l'isoler du mur d'enceinte et de l'extérieur.

À côté de ces constructions purement ptolémaïques qui remplacent des monuments antérieurs, les autres temples ne sont pas oubliés. Ainsi, à Karnak, les Ptolémées édifient le temple d'Opet, complètent celui de Khonsou ; à Deir el-Médineh, un petit temple d'Hathor est commencé sous Philopator et terminé sous Néos Dionysos.

Les cultes traditionnels connaissent une grande vitalité

Dans les villages, les dieux égyptiens continuent d'être adorés. Les indigènes font confiance aux génies protecteurs comme Bès ou Touéris. Le premier est un nain hirsute et ventripotent, nu, qui tire la langue. La seconde est une déesse hippopotame gravide. Tous deux sont réputés protéger les femmes enceintes et le foyer. Les terres cuites en leur honneur sont fréquentes.

Pour les autres dieux, les ex-voto sont nombreux sous la forme de statuettes en bronze, placées dans les temples afin d'obtenir la faveur divine. Dans les nécropoles du Serapeum, les parois étaient ornées de stèles privées en vue de bénéficier d'une longue vie.

Ces dieux font l'objet de cultes y compris dans des villages grecs récemment créés. À Philadelphie du Fayoum (III^e siècle), des temples d'Isis, Touéris et Amemhat III (le premier à avoir mis en valeur la région) côtoient ceux de Sérapis et de Déméter ; à Kerkéosiris (II^e siècle), on compte treize temples égyptiens sur quinze, au premier rang desquels celui de Sobek¹ ; à Théadelphie du Fayoum (I^{er} siècle), deux temples honorent Isis et un troisième, un dieu-crocodile².

Les aspects funéraires favorisent les rapprochements

Les Gréco-Macédoniens importent leurs pratiques funéraires

Pour étudier les rites funéraires grecs, il convient de se pencher au premier chef sur Alexandrie où on a retrouvé plusieurs nécropoles dont la plus célèbre, Nécropole, située à l'ouest de la ville, comprend Gabbari et Kôm el-Chougafa et a été décrite en son temps par Strabon³. Cependant, les plus anciennes sépultures sont

1. D. J. Crawford, *op. cit.*, p. 86-102. Sur Souchos et son grand succès à l'époque ptolémaïque : Z. Kiss, « Souchos », *LIMC*, VII.1, p. 801-803 et VII.2, p. 570-573.

2. Exemples empruntés à F. Dunand, Ch. Zivie-Coche, *Dieux et hommes en Égypte*, p. 230.

3. Strabon, XVII, 1, 10.

concentrées à l'est, dans la nécropole de Chabty. D'autres nécropoles s'étendent le long de la mer (Ibrahimiéh, Sidi Gaber, Mustafâ Kemal). Au sud, les cimetières de Hadra, surtout connus par les vases à eau ou hydries qui y ont été retrouvés, sont plutôt constitués de sépultures de surface. Sur l'île de Pharos, les tombes de Ras el-Tin et d'Anfouchy datent surtout des II^e et I^{er} siècles. Nombre de ces cimetières ont continué à être utilisés à l'époque romaine.

Au centre de la ville se situe le tombeau d'albâtre qui appartiendrait à la nécropole royale. Il pourrait s'agir des restes d'un tumulus, c'est-à-dire un mode d'inhumation typiquement macédonien, dans le secteur duquel certains placeraient le Séma, le tombeau d'Alexandre.

La plupart des tombes des grandes nécropoles sont collectives. Ce sont parfois de riches hypogées, d'autres fois de simples couloirs souterrains. Le long de leurs parois, ont été creusés des niches ou des *loculi*, qui servaient à déposer les vases cinéraires ou les dépouilles. Seul le petit côté est visible sur la paroi, la niche est donc profonde d'environ deux mètres. Après, on la refermait au moyen d'une plaque en calcaire décorée, à la peinture, de portes à deux vantaux ou de l'image des défunts, parfois même inscrite à leur nom. Sur certaines d'entre elles, la scène grecque de l'adieu, la *dexiosis*, était représentée. Sur d'autres, c'étaient des soldats ou des cavaliers macédoniens.

L'utilisation de ces sépultures sur de très longues périodes fait que leur vocation a changé au fil du temps¹. Ainsi, on peut avoir au départ la tombe d'un personnage important, qui se fait creuser un hypogée avec une cour centrale accessible par un escalier ; son sarcophage est alors déposé dans une salle au décor peint, puis il est enlevé au cours d'une génération suivante, les parois sont évidées par des *loculi*, avant que de nouvelles salles ne soient à nouveau creusées et d'autres niches aménagées. Progressivement, la tombe, initialement individuelle, est devenue familiale puis collective.

Non contents de multiplier les espaces d'inhumation, les entrepreneurs n'hésitaient pas à rouvrir à plusieurs reprises les *loculi* et à y superposer les défunts. Ainsi, on a retrouvé jusqu'à douze personnes dans un même *loculus*² ! Peut-être appartaient-ils à la même famille. D'autre part, la pierre extraite de ces niches servait à construire des bâtiments à la surface... pour les vivants. Il faut dire que les besoins étaient considérables, pour les uns comme pour les autres.

Mais les Macédoniens ont aussi apporté une coutume inconnue des Égyptiens, la crémation. Les dépouilles mortelles étaient brûlées sur des bûchers, puis les restes d'os étaient récupérés selon un rituel que les archéologues ont pu reconstituer en analysant les urnes cinéraires dites hydries d'Hadra : on commençait par les os des pieds et on terminait par ceux du crâne. Les poteries à deux petites anses horizontales et une verticale étaient ornées de décors géométriques, floraux et parfois de scènes de chasse. Quelques-unes portent encore le nom du défunt, celui du magistrat ayant procédé à sa crémation et la date de sa mort. Ces hydries sont importées

de Crète jusqu'au début du II^e siècle puis elles semblent disparaître, indice probable de la raréfaction de cette pratique funéraire.

Les défunts étaient accompagnés de mobilier funéraire : hydries, alabastra, vases à parfum en poterie, parfois même lampes à huile tournées et obole à Charon, afin de payer le passage du Styx, et statuettes dont certaines terres cuites tanagréennes figurant des Ménades ou des Muses. D'autres objets, plutôt liés au culte funéraire, ont aussi été retrouvés : vaisselle utilisée lors des repas réalisés après le décès, quarante jours après celui-ci, à sa date anniversaire et aux différentes fêtes, occasion de rassemblement dans les jardins proches de la nécropole pour la famille et les membres de l'association à laquelle pouvait appartenir le mort.

Dans les nécropoles alexandrines (Anfouchy, Ras el-Tin par exemple), des momies ont été retrouvées parmi des corps non travaillés, signe que la momification n'avait pas laissé insensibles les Grecs.

Les croyances égyptiennes sur la mort ne laissent pas les Grecs indifférents

En ce qui concerne les Égyptiens, ils poursuivent les pratiques antérieures de la momification. Nous sommes bien renseignés sur ces pratiques grâce à Hérodote qui visita l'Égypte au milieu du V^e siècle. Ces dernières années, des études menées par des médecins et des égyptologues ont montré l'exactitude de la plupart de ses informations relatives à la momification. D'autre part, deux sarcophages d'époque ptolémaïque conservés au musée d'Hildesheim en présentent les différentes étapes¹.

Tout d'abord, le corps est confié à un paraschiste qui, par une incision abdominale sur le flanc gauche, retire les viscères. Le cerveau est également extrait par voie endonasale : une résine est parfois retrouvée à l'intérieur de la boîte crânienne. La dépouille est ensuite recouverte de natron qui dissout les chairs.

Tel était la première classe de momification. Deux autres classes existaient, moins élaborées : dans l'une, on se contentait d'injecter un liquide par voie rectale afin de dissoudre les viscères. L'autre était encore plus sommaire.

Les études menées *in situ* par F. Dunand et R. Lichtenberg² soulignent que les momies d'époque ptolémaïque continuent de présenter des exemplaires de bonne facture (« première classe »), de qualité moyenne (« deuxième classe ») mais de plus en plus sont en mauvais état (« troisième classe »). Il ne s'agit pas là d'une détérioration des techniques de momification mais plutôt de l'accession d'un plus grand nombre de personnes à ce qu'il faut considérer comme un privilège. Certaines momies sont couvertes d'une gomme bitumeuse, déposée directement sur les corps ou dans les bandelettes, ce qui leur confère une couleur noirâtre mais les conserve plutôt bien en les isolant du milieu extérieur.

1. Photographie dans *La Mort n'est pas une fin*, fig. 70 et 73 p. 95 et 97. À noter une bonne description de C. Cretaz dans le *TDC* 636 du 9 décembre 1992 consacré aux momies.

2. Voir par exemple F. Dunand et R. Lichtenberg, *Momies d'Égypte et d'ailleurs* ou *Les momies. Un voyage dans l'éternité*, Découvertes Gallimard 118, 1991. Les études menées sur place présentent l'avantage de disposer de toutes les momies et non pas de celles qui sont les mieux conservées, comme c'est le cas dans nos musées où le choix s'est porté sur les momies en bon état.

1. Ce processus est bien expliqué par J.-Y. Empereur, *Alexandrie redécouverte*, p. 190.

2. Exemple donné dans *La Mort n'est pas une fin*, p. 52 et fig. 28.

Comme aux périodes précédentes, les corps sont couverts de bandelettes de lin en alternance avec des linceuls. Un linceul de Haute-Égypte conservé à Lyon¹ présente en son centre, sur toute la hauteur, Osiris vu de face, flanqué, à sa gauche, d'Isis, de deux des fils d'Horus et de Nout du Sycomore rafraîchissant le mort et, à sa droite, de Nephthys, des deux autres fils d'Horus et d'Anubis procédant à la momification.

Des amulettes étaient intercalées entre les différentes couches de bandelettes afin de protéger le mort de façon efficace. On y trouve principalement le scarabée de cœur, sur lequel est inscrit le chapitre 30 du *Livre des Morts*, les amulettes des quatre fils d'Horus, garants des viscères, l'œil *oudjat*, les différents dieux...

Au-dessus du corps étaient déposés des cartonnages² stuqués et peints. Un masque couvrait le visage et le haut de la poitrine, puis venaient, de haut en bas, un plastron pour le collier *ousekh* (« large ») sur la poitrine, une plaque présentant la déesse Nout au niveau de l'estomac, une du dieu Anubis en train de momifier le défunt allongé sur son lit mortuaire au niveau du ventre et des jambes, et enfin une dernière sur les pieds. Des résilles de perles savamment ouvragées complétaient parfois cet ensemble : les fils d'Horus et des invocations funéraires étaient alors réalisés en perles !

Les sarcophages se font de plus en plus rares. On en trouve essentiellement de deux sortes : les cercueils rectangulaires, au couvercle bombé, ou les sarcophages anthropomorphes, parfois en bois mais généralement en pierre dure comme aux dernières dynasties pharaoniques. Un exemple particulièrement intéressant est celui du général Dioskouridès, daté du règne de Ptolémée VI (milieu du II^e siècle) et conservé au Louvre³. Ce haut fonctionnaire de l'administration lagide – il fut même dioécète du roi – n'hésita pas à souscrire aux croyances égyptiennes de l'Au-delà en faisant graver plusieurs chapitres du *Livre des Morts* sur son sarcophage ainsi que des dieux égyptiens. Il faut dire que cet homme était fils d'un Grec et d'une Égyptienne. Cet exemple n'est pourtant pas isolé : F. Dunand⁴ signale une stèle où un Grec de Magnésie est représenté momifié sur un lit funéraire, entouré de deux pleureuses et, à un autre endroit, devant une table d'offrandes, recevant une fumigation d'encens de prêtres funéraires. Les prêtres *sem* assuraient ce culte sous les pharaons. À l'époque lagide, des choachytes s'en chargent, contre rétribution. À Thèbes, ils sont concentrés sur la rive gauche, à Médinet Habou, ancien temple en l'honneur de Ramsès III.

Des tables d'offrandes réelles ont été retrouvées. Certaines restent typiquement égyptiennes, alors que d'autres allient à leur décor traditionnel – aiguières et offrandes solides – des inscriptions grecques, comme celle d'un certain Ptolémée à Edfou⁵. Des stèles figurent, dans la partie supérieure cintrée, des yeux *oudjat* et

Anubis puis, plus bas, des textes rappelant l'offrande invocatoire pour que le défunt puisse bénéficier des offrandes réalisées en faveur du dieu et l'appel aux vivants pour inviter les passants à lire le texte.

Dans la tombe, alors qu'on comptait jusque 401 statuettes funéraires (ouchebtis) à la Basse Époque – un pour chacun des 360 jours, trente-six dizeniens ou chefs d'équipes et cinq pour les jours supplémentaires –, leur nombre diminue sous les Ptolémées. En revanche, on voit se multiplier des statuettes en terre cuite de divinités (Isis, Harpocrate, Bès). Des statuettes de Ptah-Sokar-Osiris (cf. *supra*) fleurissent également.

Autre viatique nécessaire, les textes funéraires emportés dans la tombe par le défunt. On pense au premier chef au *Livre des Morts*, en fait le *Livre de la sortie au jour*, recueil de chapitres destinés à permettre au mort de triompher des embûches de l'Au-delà. À cette époque, les versions sont réduites à quelques chapitres : *Livre des transformations*, *Livre des respirations*, *Livre de parcourir l'éternité*.

Conclusion :

Des emprunts encore limités, et dans un sens surtout

On ne peut pas parler de véritable mélange entre les deux civilisations dans les domaines religieux et funéraire mais plutôt d'emprunts, plus dans le sens des Grecs aux Égyptiens d'ailleurs. Sans doute méfiantes l'une envers l'autre au début de la conquête, les deux religions connurent un rapprochement progressif qui était loin d'être achevé au moment de la conquête romaine. Cependant, des Grecs – et plus particulièrement ceux de la *chôra* – se montrèrent curieux et probablement séduits par certains aspects, funéraires notamment, phénomène peut-être favorisé par l'augmentation du nombre de Gréco-Égyptiens. Cela ne se démentit pas à la période suivante, sous l'occupation romaine. À cette époque, les cultes isiaques, au fondement nettement égyptien mais ayant subi l'*interpretatio graeca*, s'étaient déjà lancés à la conquête du monde méditerranéen, y compris de Rome elle-même¹.

L'attitude des Romains fut d'ailleurs plus méfiante que celle des Grecs. Il faut dire que l'Égypte leur avait donné du fil à retordre à la fin des guerres civiles. D'autre part, Alexandrie jouissait d'une réelle aura dans le monde antique, à telle enseigne qu'on y voyait la rivale de Rome. Finalement, c'est le christianisme qui mit fin aux cultes égyptiens : le Serapeum d'Alexandrie fut détruit en 391 de notre ère par l'évêque Théophile, après l'interdiction du paganisme par Théodose. Pourtant, paradoxalement, les chrétiens d'Égypte continuèrent, pour un certain nombre d'entre eux, à être momifiés. Seul l'Islam mit définitivement un terme à cette pratique.

1. Photographie et description dans *La Mort n'est pas une fin*, n°39, p. 107 et dans J.-Cl. Goyon, *Des objets qui racontent l'histoire. Les voies d'Osiris en Ré*, Lyon, 2002, p. 44-45.

2. Ces cartonnages sont réalisés en papyrus récupérés et malaxés, formant ainsi une sorte de carton, puis ils sont moulés et recouverts d'une couche de plâtre avant d'être décorés de scènes funéraires à l'instar des cercueils qui se raréfient à l'époque.

3. Photographie et description dans *La Mort n'est pas une fin*, n°50, p. 114-115.

4. F. Dunand, Ch. Zivie-Coche, *op. cit.*, p. 315.

5. Photographie et description dans *La Mort n'est pas une fin*, n°54, p. 124-125.

1. Sur ce sujet, J.-L. Podvin, « Les cultes égyptiens à Rome, de César à Commode », in Y. Le Bohec (dir.), *Rome, ville et capitale de César à la fin des Antonins*, Paris, Éditions du temps, 2001, p. 395-412.

Bibliographie

Sources

- HÉRODOTE, *L'Enquête*, traduction A. Barguet, La Pléiade, Paris, Gallimard, 1964.
- PSEUDO-CALLISTHÈNE, *Le Roman d'Alexandre. La vie et les hauts faits d'Alexandre de Macédoine*, traduction G. Bounoure, B. Serret, Paris, Les Belles Lettres, 1992.
- STRABON : J. YOYOTTE, P. CHARVET, S. GOMPERTZ, *Strabon. Le voyage en Égypte. Un regard romain*, Nil éditions, 1997.

Ouvrages

- BALLET P., *La vie quotidienne à Alexandrie (331-30 avant J.-C.)*, Paris, Hachette, 1999.
- BELL H. I., *Cults and Creeds in Graeco-Roman Egypt*, Chicago, 1975.
- BERNARD A., *Alexandrie des Ptolémées*, Paris, CNRS éditions, 1995.
- BERNARD A., *Alexandrie la Grande*, Paris, Hachette Pluriel, 1996.
- CHAUVEAU M., *L'Égypte au temps de Cléopâtre (180-30 av. J.-C.)*, Paris, Hachette, 1997.
- CRAWFORD D. J., *Kerkeosiris: an Egyptian Village in the Ptolemaic Period*, Cambridge, 1971.
- DUNAND F., *Le Culte d'Isis dans le bassin oriental de la Méditerranée, 1, Le culte d'Isis et les Ptolémées*, EPRO 26.1, Leyde, 1973.
- DUNAND F., Zivie-Coche Ch., *Dieux et hommes en Égypte (3000 av. J.-C. – 395 ap. J.-C.)*, Paris, Armand Colin, 1991.
- DUNAND F., Lichtenberg R., *Momies d'Égypte et d'ailleurs*, Paris, Éditions du Rocher, 1998.
- DUNAND F., *Isis, mère des dieux*, Paris, Errance, 2000.
- EMPEREUR J.-Y., NENNA M.-D., *Nécropolis 2*, Études alexandrines, vol. 7, 2003.
- EMPEREUR J.-Y., *Alexandrie redécouverte*, Paris, Fayard-Stock, 1998.
- *La Gloire d'Alexandrie*, catalogue d'exposition du Petit Palais, Paris, 1998.
- GRENIER J.-C., *Anubis alexandrin et romain*, Leyde, EPRO, 1977.
- LECLANT J., s.v. « isiaques (cultes) », in *Dictionnaire des mythologies*, dir. Y. Bonnefoy, t. 1, p. 587-593, Paris, Flammarion, 1981.
- LECLANT J., CLERC G., s.v. « Ammon », *Lexicon Iconographicum Mythologiae Classicae (LIMC)*, I.1, 1981, p. 666-689 et I.2, p. 534-554.
- LECLANT J., CLERC G., s.v. « Anubis », *LIMC*, I.1, 1981, p. 862-873 et I.2, p. 688-696.
- LECLANT J., CLERC G., s.v. « Sarapis », *LIMC*, VII.1, 1994, p. 666-692 et VII.2, p. 504-518.
- LECLANT J., CLERC G., s.v. « Osiris », *LIMC*, VII.1, 1994, p. 106-116 et VII.2, p. 79-82.
- *La Mort n'est pas une fin. Pratiques funéraires en Égypte d'Alexandre à Cléopâtre*, catalogue de l'exposition d'Arles, Charron A. (dir.), 2002.
- TRAN TAM TINH V., JAEGER B. et POULIN S., s.v. « Harpocrate », *LIMC*, IV.1, 1988, p. 415-455 et IV.2, p. 246-266.
- TRAN TAM TINH V., s.v. « Isis », *LIMC*, V.1, 1990, p. 761-796 et V.2, p. 501-526.